

la manufacture de livres

**Continuez  
sans moi**

**JEAN-MICHEL MESTRES**





Continuez sans moi



Jean-Michel Mestres

# Continuez sans moi

  
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-38553-085-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes sœurs,  
À mes enfants*





*Oublie ta question, car c'est quelque chose  
que tu ne sauras jamais.*

Tristan et Isolde, Richard Wagner

*On se raconte à soi-même des histoires pour  
pouvoir vivre.*

Joan Didion, The White Album



## 1. Seul le marbre gris

Pourquoi me suis-je garé, ce jour-là, en face du cimetière Saint-Martin, 10 avenue Victor-Dalbiez à Perpignan. Même si c'était à la veille de la Toussaint, je me fichais de la date. Je n'en avais pas franchi les portes depuis des décennies. Je longuais en voiture le mur d'enceinte, j'ai vu une place libre. Il faisait beau. J'ai regardé ma montre. J'avais du temps à tuer.

Une minute plus tard, je passais le porche à pied. Jusqu'à ce jour, je n'évitais pas ce lieu, je passais même souvent devant en voiture. Il m'était indifférent. Je n'avais rien oublié de l'emplacement, au croisement de quatre allées, cerné par de vieux et trop rares cyprès, avec une

croix plantée en son centre. Les seules ombres de ce cimetière minéral. Il suffisait de faire le tour de la placette pour apercevoir le caveau. Enfant, j'ai trop fréquenté ce lieu. Mon grand-père nous y traînait une fois par semaine.

La tombe n'a pas changé. Elle porte les deux noms de famille de mes grands-parents maternels. Ils y sont enterrés tous les deux, ainsi que ma mère, morte en 1962, à trente-huit ans, son frère, décédé âgé, et le fils de celui-ci, plus jeune que moi d'un an, victime à dix-sept ans d'un accident de voiture. Rien de plus. Aucun prénom, pas de plaques ni d'épithaphe. Ni photographies ni couronnes.

À l'intérieur, une intruse porte un nom de famille différent. Ma sœur, plus âgée que moi de quatorze mois. Son cercueil est entré par effraction il y a quarante ans. Au dernier moment, mon père, pris de court par sa mort imprévue, a demandé à son beau-frère et à sa belle-sœur si la fille pouvait rejoindre la mère. Il a insisté : ce sera temporaire, vous comprenez, vu les circonstances, on n'a pas le temps de lui trouver une autre sépulture, cela

ne durera pas, je vous l'assure. Son cercueil est toujours là, demeuré clandestin. Il ne subsiste aucune trace d'elle ailleurs. Elle a disparu, corps, âme, nom. Dernier domicile connu : 10, avenue Victor-Dalbiez, 66000 Perpignan.

Rien, il n'y a rien dans ce cimetière à quoi se raccrocher. Pas une fleur, aucun mystère, personne n'est passé ici depuis longtemps. Seul le marbre gris fatigué par le soleil.



## 2. J'ai désherbé les ronces au glyphosate

Florence Mestres  
1955-1984

Si elle avait été ajoutée sur la tombe, cette inscription aurait-elle rendu les choses plus acceptables?

Tout le monde l'appelait Flo. Flo pour Florence, capitale de la Toscane où elle aurait été conçue au mois de juillet 1954. Sa vie avait débuté sous les meilleurs auspices. Sa mort a commencé par poser une sérieuse question logistique. Ce jour de janvier, nous étions réunis au cimetière Saint-Martin, tombeau ouvert. Ce souvenir-là est intact. Ma tante (la belle-sœur

de ma mère) s'inquiétait pour les suivants : « Si on prend Flo, où les mettrons-nous ? »

Dans ma tête, un air fait irruption : la *Supplique pour être enterré à la plage de Sète*.

*Mon caveau de famille, hélas, n'est pas tout neuf  
Vulgairement parlant, il est plein comme un œuf  
Et d'ici que quelqu'un n'en sorte  
Il risque de se faire tard et je ne peux  
Dire à ces braves gens « poussez-vous donc un peu »  
Place aux jeunes en quelque sorte*

Chantonner du Brassens m'a allégé. J'ai gardé la référence pour moi et le silence.

Ma tante a proposé la solution : envisager des réductions pour libérer de la place. « Réduction » : je ne connaissais pas l'expression. Que réduit-on sous nos latitudes ? Pas les têtes, juste les cercueils, me rassura un proche. On transvase les restes dans des boîtes plus petites. C'est une tâche qu'on est soulagé de laisser aux professionnels. Rassure-toi, tu ne seras pas obligé d'assister au transfert. De toute façon, des corps il reste si peu.



Rien n'est moins sûr. Je viens de lire sur Internet que la décomposition des corps prend plus de temps qu'autrefois : la faute aux conservateurs alimentaires qui ralentissent la putréfaction. Ce sont les cercueils, bien sûr, qui encombrant ; ils sont plus résistants que leurs hôtes. Connaissant les habitudes de la famille, je les soupçonne d'avoir été fabriqués dans un bois de chêne taillé pour l'éternité. De quel bois était celui de Flo ?

Tout le monde était soulagé d'avoir trouvé un lieu où caser ce corps encombrant. Soulagé, façon de parler quand sa fille, sa petite-fille, sa sœur, sa nièce, sa cousine vient de se suicider à l'âge de vingt-huit ans.

L'un de nous aurait pu suggérer la pose d'une plaque temporaire à son nom. L'idée ne nous a même pas effleurés. Elle aurait gâché la sobriété du monument. Et puis, ce n'était pas le moment de compliquer les choses. Du côté de notre père – nous, ses enfants, sœurs et frère de la défunte, estimions lâchement que le destin du cercueil

de sa fille relevait de sa seule compétence –, la solution proposée était commode et n'engageait pas de frais. On n'allait pas se torturer pour savoir comment en faire un lieu de mémoire que personne n'avait l'intention de fréquenter. D'ailleurs, depuis, mon soupçon s'est confirmé : aucun de nous, en dehors de ma tante paternelle, n'est venu s'y recueillir.

Mon père aurait pu profiter de la mort de Flo pour faire édifier, ici ou ailleurs, un caveau regroupant les cercueils de son épouse et de sa fille, inscrire leurs noms et prévoir de les rejoindre quand viendrait son heure. Mais il n'avait ni le temps ni la tête à ça. Et puis, les lieux de mémoire et de recueillement, le culte des morts, ce n'est pas le genre de la famille. La mort, on l'évacue, et vite. Mon père est enterré tout seul, à soixante kilomètres de là, plus haut dans la montagne.

Du reste de la journée, que j'ai vécu dans une sorte de coton chloroformé, je ne me souviens que de la soirée. Réunis dans la grande maison de mon oncle, nous avons pris la mesure de la sidération du reste de la famille : « Comment c'est

possible ? », « Vous n'avez rien vu venir ? », « Mais comment a-t-elle pu ? », « Elle allait si mal que ça ? », « C'est incompréhensible ». Nous n'avons pas pu aller au-delà de vagues mimiques et de réponses balbutiantes.

Avant même la scène au cimetière, il y avait eu, quelques jours plus tôt, celle de la levée du corps à l'Institut médico-légal, quai de la Rappée, coincé entre la Seine et la ligne 5 du métro, une après-midi de janvier. Une formalité obligatoire en cas de suicide, histoire de refroidir encore les cœurs et d'en faire baver un peu plus. J'ai oublié qui était là et qui était absent. Après un passage dans une petite salle, devant un chariot recouvert d'un linceul, je revois Isa, ma petite sœur, KO debout à mes côtés, nous nous sommes alignés dans le froid, engoncés dans nos manteaux, même pas serrés les uns contre les autres, pour regarder la voiture des pompes funèbres prendre la route de Perpignan. Je me souviens d'une amie arrivée en retard et en courant. J'ai juste eu le temps de lui montrer le véhicule qui démarrait en retenant dans ma gorge : « Elle s'en va. » Elle s'en allait et personne n'a pu dire autre chose. Quelques

embrassades, des mots d'incompréhension, des airs compassés, d'autres empreints de fatalisme. On ne s'est pas attardés. L'air glacial a fourni une excuse.

Enfin, de retour à Paris, quelqu'un, j'ai oublié qui, a cru bon d'organiser une messe pour permettre à ceux qui n'avaient pas fait le déplacement à Perpignan de se recueillir. Drôle d'expression pour nous qui étions en morceaux et fausse bonne idée. Le prêtre ne connaissait pas Flo. Elle avait quitté depuis longtemps les rivages du catholicisme, et il ne prit pas la peine de demander si des témoins voulaient s'exprimer – mais qui aurait osé prendre la parole ? À défaut, il aurait pu s'en tenir à un registre sensible, humain, à des textes auxquels personne n'aurait rien compris. Nous passer une cantate de Bach. Ou lire du Sénèque, même si cela ne se fait pas dans une église. Quelque chose qui eût apporté un peu de sagesse ou de lumière, qui aurait donné à chacun l'illusion d'échapper à sa condition. Non, le représentant du clergé nous avait accablés de sa morale de vivant.

Adieux expédiés. La priorité était d'en finir. Comment dire au revoir à quelqu'un qui a choisi de partir ? La parole n'est pas venue. Elle ne sortira plus. Même le souvenir de Flo s'est fait la malle. Nous nous sommes tus pour toujours. Ensuite, c'était trop tard. L'occasion était passée. La vie reprit son cours. On a remis le couvercle sur le chaudron et refermé la pierre tombale.

Que peuvent faire ensuite les survivants en dehors de vivre comme ils peuvent, d'évacuer la suicidée ou de l'enfouir dans les tréfonds. Il est des morts dont on ne peut se passer, qu'on pleure ou qu'on chérit, vers lesquels on aime revenir, qu'on garde en soi. Pas elle. Je parle pour moi. Je n'ai pas pu. Je ne l'ai pas chassée. C'est elle qui a tourné les talons.

Chacun ses résolutions. Quand je lui apprends le travail d'écriture dans lequel je me lance, ma marraine évoque le bouleversement qu'a entraîné la mort de Flo, sa nièce. Elle me raconte qu'elle s'est fait une promesse dans les jours qui ont suivi : ne plus jamais danser. Son renoncement résonne en moi. En 1984, elle vient d'avoir

soixante ans. Elle est encore pleine d'énergie. Je ne l'ai jamais vue danser, en dehors de la fête de village à Thuès-entre-Valls. J'ignore beaucoup de sa vie intime. J'entends à son ton la force de son engagement. Elle n'ira plus au bal.

L'été venu, nous sommes partis en Indonésie avec Hamama, ma compagne, et des amis. J'en suis revenu avec une forme d'hépatite inconnue. Ni la A, ni la B, on évoquait à l'époque la « non-A non-B ». Mais ce n'était pas la C – j'ai fait depuis des examens pour en être sûr. La mort de Flo avait pris la forme d'un violent uppercut au foie qui avait fait exploser mes transaminases.

La seule réduction dont j'ai eu connaissance depuis est celle de ma mémoire. J'ai presque tout oublié, jusqu'au son de sa voix, son sourire et la plupart des moments que nous avons partagés. Ce n'est pas l'effet du temps. J'ai tout fait pour la faire disparaître. Je ne voulais plus en entendre parler. J'ai passé un pacte avec moi-même : tu ne te laisseras pas pourrir ta vie avec ça. C'était son choix, c'était sa vie.

J'ai désherbé les ronces au glyphosate.

Ce que mes sœurs conservent, elles le gardent pour elles. J'ignore si nos rares souvenirs coïncident. Nous n'en avons jamais reparlé. Quant à mon père, il a tu ses questions, s'il a pu se les formuler. Jusqu'à sa mort, vingt et un ans plus tard, il n'a jamais évoqué Flo, se contentant parfois d'un haussement d'épaules dont lui seul connaissait le sens, d'un mouvement de la tête, d'un pincement de lèvres, d'un regard vers le ciel, de larmes contenues au bord des paupières. Les paroles ne sortaient jamais – je doute qu'il s'agissait de mots, vraisemblablement plus des borborygmes tant son esprit, face à cette violence, était incapable de finir une phrase ni même de la concevoir.

Aucun d'entre nous n'a posé sur sa cheminée ou accroché au-dessus de son bureau un portrait de Flo. Seule ma marraine a placé sa dernière photo devant les livres de sa bibliothèque.

Je n'ai plus jamais abordé le sujet avec ceux de mes amis qui la connaissaient. Certains étaient

présents à la morgue. Personne ne m'a interrogé. Je n'ai jamais revu ceux de Flo. Sauf un jour, dans un cadre professionnel, j'ai croisé Philippe dont elle avait été amoureuse et qui en avait préféré une autre. Nous sommes restés assis au moins une demi-heure côte à côte, à une table ronde, lors d'une conférence de presse. Je l'observais d'un œil, j'ai fait comme si je ne le reconnaissais pas. Lui ne m'a même pas regardé. Peut-être était-il aussi embarrassé que moi. À la fin, j'ai eu envie de lui dire quelques mots. Je me suis retourné : il était parti. J'étais soulagé.

Aux amis que je me suis faits par la suite, j'ai tu son existence. Quand on m'interroge sur ma famille, je réponds : j'ai trois sœurs. Je ne compte plus Flo. À mes enfants, j'ai dit le minimum.

Plus le temps passe, plus c'est difficile de convoquer le moindre souvenir. Le désherbant a fait son effet. J'ai fini par croire que j'étais amnésique. Pas de tout, seulement d'elle. J'ai oublié jusqu'à mon amnésie. Flo a perdu toute consistance, comme si elle n'avait jamais existé. Quarante ans, quarante ans déjà qu'elle n'est



plus. J'imagine que le délai de décence est expiré. C'est sans doute pour cette raison que je me suis garé, ce jour de Toussaint, devant l'enceinte du cimetière Saint-Martin.

Le silence qui entoure le nom de Flo est tellement confortable. D'où me vient alors ce besoin d'écrire ? C'est maintenant ou jamais, et cette tâche m'incombe : en dehors de ces évidences, mes motivations sont confuses. Ai-je une dette envers elle ? Avec l'inconscient, on ne sait jamais. Au-delà de cette injonction invisible, la seule raison qui vaille tient à la nécessité. Cela ressemble à une tautologie : j'écris parce que j'ai besoin d'écrire. Je n'ai pas mieux comme explication. L'écriture pour m'aider à retrouver un peu d'elle, que je ne sais exprimer autrement. Ce quelque chose n'a pas grand-chose à voir avec la vérité, si tant est que celle-ci existe. C'est juste un peu la mienne que je cherche, dans une tentative ultime de sauvegarder par écrit ce qui me reste de Flo avec ce que la mémoire comporte d'errances, d'oublis et d'erreurs.



### 3. Soit, n'y pensons plus, dit-elle

Pourquoi, si longtemps après, ai-je attrapé sans réfléchir ce disque-là sur l'étagère ? Pourquoi l'ai-je posé sans attendre sur la platine ?

La voix s'échappe d'une enceinte. Elle vient de loin.

*Je ne songeais pas à Rose  
Rose au bois vint avec moi  
Nous parlions de quelque chose  
Mais je ne sais plus de quoi*

Passés les premiers scratches, je retrouve le grain de cette voix, intact comme au premier jour. Rien n'a changé. Je soulève le bras pour

ôter la poussière du vinyle et de la pointe avant de reposer la tête de lecture au début de la chanson. Je ferme les yeux pour l'écouter, cette voix. Celle de Julos Beaucarne, chanteur wallon au pull informe et bariolé que Flo m'avait fait découvrir. J'écoutais les Pink Floyd à l'époque.

*J'étais froid comme les marbres,  
Je marchais à pas distraits,  
Je parlais des fleurs, des arbres,  
Son œil semblait dire : Après ?*

Flo la connaissait par cœur. Le disque est à elle. L'enregistrement date de 1969. Elle a découvert cette chanson plus tard. Un détail m'avait échappé : le texte est de Victor Hugo. Ce poème est tiré des *Contemplations* et s'intitule originellement « Vieille chanson du jeune temps ».

*La rosée offrait ses perles,  
Le taillis ses parasols,  
J'allais, j'écoutais les merles,  
Et Rose, les rossignols.*

Aucun ampli, pas de riff de guitare ni de voix cassée, aucun slogan politique, pas la moindre trace d'une *protest song*. Les années 70 n'étaient pas toutes coulées dans le seul moule de la révolte, du désespoir et du désir violent d'un autre monde. Elles pouvaient aussi être tissées de douceurs colorées, de rêveries pacifistes et de quêtes d'amour. Il y avait place pour la voix tranquille d'un conteur même s'il racontait joliment une occasion perdue.

*Moi, seize ans et l'air morose  
Elle vingt, ses yeux brillaient  
Les rossignols chantaient Rose  
Et les merles me sifflaient.*

Écoutait-elle les paroles ou se laissait-elle bercer par la mélodie ? Pour moi, le climat était suffisant. Je préférais la musique et la voix aux textes.

*Rose, droite sur ses hanches,  
Leva son beau bras tremblant  
Pour prendre une mûre aux branches,  
Je ne vis pas son bras blanc.*

Flo a claqué la porte pour de bon, une dizaine d'années après avoir découvert la chanson de Beaucarne.

*Une eau courait, fraîche et creuse  
Sur les mousses de velours,  
Et la nature amoureuse  
Dormait dans les grands bois sourds.*

Elle n'avait pas vingt-neuf ans. Elle en aurait soixante-neuf aujourd'hui.

*Rose défit sa chaussure  
Et mit d'un air ingénu  
Son petit pied dans l'eau pure  
Je ne vis pas son pied nu.*

C'est son choix à elle, sa décision. Elle ne nous a pas demandé notre avis. La violence de sa mort m'a mis en colère et m'a privé de chagrin.

*Je ne savais que lui dire,  
Je la suivais dans le bois  
La voyant parfois sourire  
Et soupirer quelquefois.*

Son départ marque la fin d'une histoire. Elle me paraît rétrospectivement écrite d'avance. « Tout ce qui m'était à venir m'est advenu », chante Léo Ferré dans *La Complainte de Rutebeuf*, sur ce vieux microsillon qu'on écoutait devant le crépitement du feu avec mes sœurs et mon père, bien des années avant Beaucarne. La nausée et le fatalisme ont cédé la place à l'envie d'autre chose.

*Je ne vis qu'elle était belle  
 Qu'en sortant des grands bois sourds  
 – Soit, n'y pensons plus! dit-elle  
 Depuis, j'y pense toujours.*

Une occasion perdue, est-ce pour cela qu'elle aimait cette chanson? Cette perche que l'on ne saisit pas, cette petite ouverture dans laquelle on ne s'engouffre pas, ce premier pas que l'on n'ose faire de peur de prendre une claque, cette invitation que l'on refuse pour des raisons que l'on ne comprend pas soi-même. Je ne possède pas la liste de ses occasions perdues.

Je viens de découvrir la version de José van Dam, belge lui aussi. Sa voix est tellement

CONTINUEZ SANS MOI

puissante qu'il est obligé de la contenir pour garder le ton délicat de la chanson. Ses efforts pour adapter sa voix de baryton-basse à ce poème m'émeuvent. Mais je préfère l'interprétation de Beaucarne : elle coule de source. Il a fait tellement siens ces vers qu'on dirait qu'il les a lui-même écrits.

Toutes ces années, cette *Vieille chanson du jeune temps* était à portée de mes oreilles. Il suffisait d'attraper la pochette du disque. Je l'avais sous la main et je ne la regardais même pas.



#### 4. *I will ease your mind*

Des traces minuscules, de toutes petites herbes, de rares fleurs des champs ont résisté au désherbant. Il fallait un œil avisé pour les repérer. Et quand elles croisaient mon regard, je détournais les yeux. Aujourd'hui encore, tout est flou dans ce jardin dévasté, les affects, les dialogues, les réparties, les scènes, leur ordre, les dates, surtout les dates, la chronologie, tout est enveloppé dans la brume du passé.

Depuis trente-neuf ans, je refusais d'y pénétrer. La question ne se posait pas. Ce qui était dans le brouillard ancien resterait dans le brouillard. Ce n'était même pas un sujet tabou ; il était sans objet. J'avais survécu au tremblement de terre, je

m'étais extirpé des ruines. Je n'avais aucun désir de revisiter ce territoire désolé. Je m'étais fabriqué une croyance : ma vie dépend de ce silence. Je n'avais aucune envie de revenir vers ces années mornes, encore moins d'élucider le mystère d'une telle disparition. Son renoncement lui appartenait. Je refusais de porter sa croix.

Enfant, je voulais devenir archéologue, découvrir des cités enfouies, des ruines cachées, fouiller le sol à la recherche de traces d'une civilisation disparue, creuser, extirper, nettoyer, mettre à jour. Les récits sur Schliemann, découvreur de Troie, ou ceux sur le palais de Cnossos, le site du Machu Picchu, les tombeaux des pharaons ou les sites mayas me faisaient rêver. Ce désir m'a poursuivi quelques années avant de s'effacer.

Me voilà en train d'accomplir ma tâche, à retardement, penché sur les seules couches de ma mémoire. Il n'existe pas de spatules, de truelles, d'aspirateurs ou de houes pour dénicher les traces que le passé dépose au plus profond de nous. Les souvenirs nous trompent, parfois même ils nous racontent des histoires, ils nous

mentent. L'archéologie mentale n'est pas une branche de l'Histoire. La fin de la vie de Flo occulte le reste, le déforme, le rend opaque. Elle oblige à lire toute son histoire dans la pénombre. J'aimerais rallumer la lumière.

Nous avons été une poignée à ne pas tomber des nues. Maric, ma sœur aînée, Guy, son mari, et moi étions trop proches de Flo pour ne pas redouter la tornade. Flo avait fait une première tentative. Pour la protéger, Maric et Guy s'étaient occupés en silence du passage au centre antipoison jusqu'au retour à son domicile. Ils m'en avaient informé après. Je l'avais alors mise en relation avec le père d'un ami, médecin.

J'ignore ce que ses amis à elle savaient, ce qu'ils supposaient ou craignaient. J'ignore quelle était en 1983 l'intensité de leurs relations. Tout le monde se persuadait sans doute que le pire n'est jamais sûr. La plupart de nos vies reposent sur cette croyance.

Elle n'enlevait son masque de composition qu'une fois en sécurité. Comme si nous étions les

seuls capables d'écouter sa plainte, à défaut de la soulager. Aux autres, elle dissimulait son mal-être derrière une fatigue, une déprime hivernale, un brin de solitude, une lassitude. Elle se retenait. Qui trompait-elle ?

– Ça va ?

– Oui. Enfin, non, pas trop.

– Qu'est-ce que tu as ?

La question fermait le débat. Sa mimique répondait à sa place : « Tu es sûr que tu veux savoir ? »

Elle n'attendait plus grand-chose. Une écoute, un accueil, un réconfort, et encore. Elle était tellement loin de nous. Elle savait qu'on ne la comprendrait pas. Elle ne voulait compter que sur ses propres forces. Elle nous demandait, à nous qui la côtoyions le plus, de nous taire, de ne pas inquiéter notre père et le reste de la famille. Personne n'est obligé de respecter une telle injonction. Pourtant, nous l'écoutions, je l'écoutais, nous respections sa parole. Nous nous rangions de son côté. Nous refusions de l'enfermer dans le rôle de la femme qui pleure. Peut-être, je ne parle que de moi, étais-je aussi un peu lâche.

Le pire n'est jamais sûr. C'est ainsi que naissent l'incompréhension et le silence. Certains ne savaient plus la regarder. Non qu'elle fût effrayante ou repoussante, loin de là. Mais ils avaient peut-être ressenti l'imperceptible craquement du sol sous ses pieds.

Quand nous discutions avec elle, nos propos ricochaient comme sur l'eau d'un lac. Elle avait toujours une objection à opposer. Elle avait ses raisons qu'elle ne donnait pas. Elle se croyait plus forte que la vague. Elle cherchait la solution comme on s'efforce de résoudre seul une équation impossible.

Il y a quelques mois, lors d'un trajet en voiture, une vieille amie de la famille m'a parlé du suicide récent de sa propre sœur, à un âge avancé. Elle était très malade, son mari était décédé peu de temps avant, elle avait préféré se donner la mort pour abréger une fin de vie trop difficile.

– C'est un peu comme ta sœur, m'a-t-elle dit en se tournant vers moi.